

Des forêts et des hommes (7)

Représentations, usages, pratiques

LORSQUE LES AGRICULTEURS « RECONSTRUISENT » LA FORÊT

Les agroforêts

La sylviculture est l'art de cultiver et d'entretenir la forêt. Cet art est, très arbitrairement, considéré comme le domaine réservé des forestiers professionnels. Et pourtant, de par le monde, des centaines de milliers d'agriculteurs gèrent leur forêt en plantant des arbres, selon des traditions qui ont fait leurs preuves.

Comment peut-on caractériser ces sylvicultures indigènes ?

Les sylvicultures interstitielles : entre sylvie et jardin

Certaines pratiques paysannes de gestion la forêt et de ses ressources peuvent être qualifiées de "sylvicultures interstitielles" car elles s'insèrent dans les structures forestières « naturelles » sans les détruire, en les modifiant de place en place. L'exemple le plus connu est celui de la gestion du palmier Euterpe, exploité dans les forêts inondées de l'Amazonie pour la production de cœurs de palmier. En récoltant de façon sélective ce palmier et en coupant les arbres environnants pour accroître la lumière, les caboclos enrichissent peu à peu les peuplements de palmiers en gardant la forêt intacte. On observe la même chose au Laos ou en Inde pour la culture de la cardamome ou en Chine et en Thaïlande pour la production traditionnelle de thé.

Les sylvicultures intégrales: du champ à la sylvie

Le deuxième groupe de pratiques paysannes va transformer la forêt de façon plus radicale. Cela commence par une phase de défrichement pour l'établissement des cultures vivrières (riz, manioc, taros). Puis des arbres utiles sont plantés dans l'abattis encore en production. Durant les premiers stades de leur développement, ces jeunes arbres pourront profiter des soins apportés à la culture vivrière. Suit une phase d'abandon relatif où se met en place une végétation « pionnière » dans laquelle les jeunes arbres se développent relativement sans soin, si ce n'est quelques coups de machette apportés par le paysan pour contrôler si besoin la végétation spontanée trop agressive. Les grands nettoyages (toujours sélectifs) n'interviennent que lorsque les arbres entrent en production. Cette sylviculture se décline ensuite soit sur un mode cyclique, soit sur un mode permanent.

Dans les sylvicultures cycliques, le jardin sylvicole sera maintenu en production pendant un temps variable selon l'espèce – 8 à 15 ans pour les bambous en Thaïlande, avec une récolte unique, 8 à 70 ans pour le rotin à Bornéo ou dans le sud de la Chine, avec une récolte régulière, 25 à 50 ans pour l'hévéa à Sumatra, avec une récolte quotidienne ou hebdomadaire. Mais il finira un jour par être abattu pour un renouvellement total.

Dans les sylvicultures permanentes, la forêt cultivée, mise en place par le paysan ne sera plus défrichée. Les arbres vieillissants seront remplacés un par un. Les plus beaux exemples de ces sylvicultures intégrales se trouvent en Indonésie: agroforêts à damar de Sumatra ; jardins à fruitiers, bois et épices de Sumatra ou de Bornéo; jardins à noix et épices des Moluques; forêts de palmiers à sucre de Lombok ou du nord des Célèbes, forêts fruitières. On les trouve aussi en Inde et en Afrique, avec par exemple la plantation de café et de fruitiers sous un haut couvert arboré, sous la forme d'agroforêts à palmiers à huile en Afrique centrale ou de forêts fruitières au Sri Lanka.

De véritables « agro-forêts »

Le terme d'agroforêt semble le plus approprié pour désigner ces sylvicultures des agriculteurs des pays du Sud, car il indique bien que les plantations qui en résultent sont des « forêts » dans le plein sens du terme : des écosystèmes dominés par des arbres et fonctionnant selon des règles qu'elles partagent avec des forêts naturelles. Mais il indique aussi leur lien fort avec l'agriculture.

L'agroforesterie est aujourd'hui une pratique reconnue, mais qui reçoit des définitions aussi diverses que les systèmes qu'elle recouvre. Elle est généralement comprise comme une activité associant sur les mêmes parcelles une production agricole annuelle (cultures, pâture) et des arbres (voir www.agroforesterie.fr ou Étudier l'Agroforesterie à Québec). Le Centre Mondial pour l'agroforesterie (www.worldagroforestrycentre.org) en donne une définition plus large : l'intégration des arbres et de la sylviculture dans l'agriculture et le paysage rural. Cette dernière définition convient mieux aux agroforêts paysannes qui, même si elles ne s'observent que rarement sous la forme d'associations entre arbres et cultures (première définition), sont totalement intégrées dans les paysages ruraux et dans les exploitations agricoles (deuxième définition).

Pourquoi des « forêts » ?

L'agroforesterie « traditionnelle » en France est clairement rattachée au champ et aux cultures. Par contre, dans les agroforêts paysannes d'Asie, d'Amérique du Sud ou d'Afrique, on entre véritablement dans un monde d'arbres. On a affaire, sur des centaines, voire des milliers d'hectares d'un seul tenant, à des systèmes dont la physionomie et le fonctionnement évoquent une forêt grandeur nature, et n'ont l'air ni plantés ni même domestiqués.

Les agroforêts sont composées d'arbres forestiers utiles : grands fruitiers, comme les manguiers en Asie (qui comptent plus d'une dizaine d'espèces à Bornéo), ou la « mangue de brousse » en Afrique, le jacquier et les durians d'Asie, le cocotier et la châtaigne de Tahiti dans le Pacifique ; arbres à épices (girofler, cannellier, muscadier, colatier) ; arbres utiles à l'industrie : l'hévéa qui produit le caoutchouc, le damar dont la résine est utilisée dans les peintures et les vernis, le benjoin dont la sève séchée est un encens réputé....

A ces arbres sont associés des lianes, parfois utiles à l'industrie comme le rotin, le poivre ou la vanille, des arbustes (café, cacao pour les plus répandus et les plus utiles), des plantes « herbacées » : bananiers, gingembre, cardamome, taros... Même si les agroforêts sont souvent spécialisées (on parlera d'agroforêt « à damar », « à hévéa », « à rotin », « fruitières », à café », etc...), on trouve toujours sur les parcelles de nombreuses espèces en mélange, ce qui donne une végétation « en étages » comme l'illustre le profil architectural d'une agroforêt à damar dans le Sud de Sumatra. Une partie de ces espèces sont plantées, une autre partie s'établit sous le jeu des dispersions naturelles : les recherches menées à Sumatra ont montré qu'à côté des plantes cultivées, on retrouvait entre 30 et 70% des espèces de plantes de la forêt avoisinante.

Ces sylvicultures paysannes reconstituent de véritables écosystèmes forestiers caractérisés par une futaie haute et fermée, un sous-bois dense, et qui assurent les mêmes rôles écologiques que les forêts naturelles : protection des sols et maintien de leur fertilité, protection des ressources en eau, préservation d'une large part de la diversité biologique animale et végétale des forêts naturelles. Les recherches ont inventorié dans les agroforêts de l'ouest de Sumatra de nombreuses espèces d'orchidées jusqu'alors non répertoriées dans l'île. Elles ont aussi révélé que la plupart des espèces de mammifères se maintenaient dans les agroforêts : ainsi, le tigre et le rhinocéros, espèces proches de l'extinction en Asie, continuent à habiter dans les agroforêts à damar du Sud de Sumatra.

Pourquoi « agro- » ?

Contrairement aux sylvicultures industrielles, les agroforêts sont très liées à l'agriculture. Pour les agriculteurs qui les mettent en place, elles constituent des systèmes appropriés, rattachés au monde domestique, désignés par des termes spécifiques qui renvoient à la culture, à l'histoire, à l'humanité. Elles sont toujours associées aux rizières, aux champs de manioc ou aux abattis. Au sein du système de production agricole, leur rôle est de générer des revenus monétaires qui complèteront l'agriculture vivrière. Cette complémentarité est essentielle dans l'économie des ménages et les économies villageoises. Elle correspond bien souvent à un partage bien défini des tâches entre hommes et femmes.

L'articulation de ces sylvicultures paysannes avec l'agriculture s'exprime aussi au niveau des techniques. En effet, la pratique agricole, et surtout les pratiques de défriche-brûlis, destinées à l'agriculture vivrière, jouent un rôle catalytique dans le processus qui mène à la forêt cultivée. Sur le plan technique, l'introduction des jeunes plants d'arbre dans l'abattis permet à ceux-ci de profiter des soins apportés aux cultures et assure ainsi une meilleure reprise. Sur le plan économique, le travail investi dans l'abattis, puis dans l'entretien des

cultures vivrières, est valorisé par la mise en place de la plantation forestière. Ceci réduit considérablement les investissements en travail ou en capital par rapport aux sylvicultures industrielles qui ont un besoin d'un recours massif à la mécanisation et aux intrants chimiques.

Cette articulation entre sylviculture paysanne et stratégies agricoles va bien au delà des considérations techniques ou des économies d'échelle observées pour la mise en place de la forêt cultivée. C'est d'une véritable agri-sylviculture à grande échelle qu'il s'agit. Grâce à la forêt cultivée, les agriculteurs ont réussi intensifier en douceur le système d'agriculture sur abattis-brulis, sans passer par un stade de « dégradation » de celui-ci. Cette mutation agro-sylvicole est importante au niveau économique et social car elle permet la constitution d'un capital productif, social et environnemental, et celle d'un patrimoine transmissible.

Quels enseignements ?

Nous retiendrons ici que l'agroforêt ne devient forêt qu'à travers un processus complexe d'interactions entre ce que l'on peut qualifier de « part de l'homme » et de « part de la nature »

La « part de l'homme » comprend la plantation, le nettoyage régulier des peuplements, récolte des produits. Elle contient aussi toutes les pratiques de socialisation de cet espace productif : instauration d'usages spécifiques, création de droits sur la terre ou sur les arbres, modification des représentations et des rituels autrefois associés à l'espace forestier. Cette structuration sociale et symbolique établit un lien essentiel entre l'agroforêt et le groupe social qui l'a mise en place. Elle constitue le fondement de l'emprise à la fois matérielle et immatérielle de l'homme sur cette forêt qu'il a domestiquée.

La « part de la nature » consiste essentiellement en ce jeu des dispersions naturelles qui permet l'installation d'espèces sauvages et l'évolution vers des structures caractéristiques de forêts mûres. Jeu toléré par l'homme, évolution à laquelle il consent, même s'il ne la recherche pas à priori, et dont il va se servir pour ses propres intérêts.

L'évolution de l'agroforêt dépend de l'équilibre entre activités humaines et dynamiques naturelles. Tant que l'homme va régulièrement jardiner au sein des structures forestières, les espèces utiles produisent et se reproduisent. Si ces pratiques sont abandonnées, la forêt cultivée s'ensauvage, mais les espèces utiles y sont conservées : elle pourra redevenir productive si l'homme y revient jardiner.

L'agroforêt renvoie à un mode de rapport entre homme et nature fait de continuité, d'intégration et d'assistance mesurée, qui fait référence à ce qu'Haudricourt appelait « amitié respectueuse » entre l'homme et les plantes, ou à la « connivence » entre l'homme et la nature décrite par Claude Henry. Au lieu de forcer par la technique les dynamiques de la nature pour obtenir une production maximale et spécialisée, comme on l'observe dans l'agriculture moderne, l'homme cherche ici à s'intégrer dans les dynamiques de la nature de façon à optimiser la production de ces dynamiques pour satisfaire à une vaste gamme de besoins économiques et sociaux.

Cette alliance entre homme et nature nous amène aussi à revoir ce que nous considérons comme évident – mais qui ne signifie pas grand-chose pour les agriculteurs du Sud : l'opposition entre agriculture (des espaces artificialisés et techniquement dominés, occupant les zones les plus favorables ou les plus faciles à développer) et forêt (les territoires marginaux réservés à la production de bois ou à la conservation de la « nature »). Elle nous invite à repenser en profondeur l'encadrement politique et réglementaire de la gestion du monde vivant, qui ne sait qu'opposer deux façons de gérer ce monde : la transformation de la nature pour la production, ou la conservation de la part la plus originelle de cette nature. Ces modèles d'agroforêts n'offrent-ils pas une « troisième voie » dans notre rapport collectif à la nature ? Derrière cette question, on touche aussi à la façon dont les hommes s'organisent pour gérer cette nature, c'est à dire à la définition du lien social autour de la question de la nature.

Auteur : **Geneviève Michon**



Qu'est-ce qu'une forêt ?

Les habitants
de la forêt

Représentations,
usages, pratiques

Politiques et
dynamiques forestières

Coordination générale :
Catherine Fontaine

Conseillers scientifiques :
Geneviève Michon
Bernard Moizo

Conception graphique :
Pascal Steichen



Année internationale
des forêts 2011
Des forêts pour les hommes

Des forêts et des hommes



Nature menacée ou forêt des hommes ? : Pour une lecture humaniste des forêts

Après 2010 - Année Internationale de la Biodiversité, l'ONU a proclamé 2011 Année internationale des forêts.

Cette initiative montre combien les forêts sont devenues l'objet de l'attention du monde entier et pas seulement des pays qui les habitent. L'enjeu forestier est mondial : les forêts couvrent un tiers de la surface du globe et abritent près des deux tiers des espèces animales et végétales recensées ; leur rôle est essentiel dans la régulation du climat ou dans l'atténuation des impacts du changement climatique. Malgré les recommandations successives pour une meilleure gestion des forêts menacées (Rio 1992, Nagoya 2010), les forêts tropicales et boréales continuent à perdre du terrain alors que les forêts d'Europe progressent, mais parfois aux dépens de paysages agricoles centenaires.

Nature menacée ou forêt des hommes ? >>

Contact auteurs :

Geneviève Michon

Bernard Moizo

Liens utiles

Texte intégral en
PDF

